

Un musée d'art contemporain n'est pas un temple de la séduction

- Kanal ouvre ses portes ce vendredi dans une configuration provisoire, pour mettre le public en appétit.
- Cette première expo offre un avant-goût de ce que peut être un musée d'art contemporain du XXI^e siècle.

UN DOSSIER DE WILLIAM BOURTON ET DANIEL COUVREUR

L'irruption de Kanal au cœur de Bruxelles va bousculer l'image surannée des musées chambres fortes dédiés aux arts anciens et peuplés d'artistes morts. Il s'agit ni plus ni moins que de réinventer la muséographie sous les verrières d'un garage futuriste des automobiles Citroën.

Dès aujourd'hui, des créateurs contemporains invitent la population à venir partager des émotions nouvelles, à se projeter dans l'avenir, à changer la vision du monde car c'est bien là, le défi. Kanal ambitionne d'ouvrir l'horizon de l'art contemporain, de mêler les publics, les générations, de faire partager ses coups de cœur à l'ensemble des Bruxellois, d'où qu'ils viennent.

Pour atteindre cet objectif, il faudra s'émanciper des évidences muséales et s'ouvrir aux plasticiens d'aujourd'hui. Kanal veut être le musée de son temps, en mesure de faire découvrir au public la complexité de la création contemporaine. Il ne sera pas question d'accumuler les œuvres ni de les collectionner, mais de chercher à émouvoir et à faire réfléchir. Dans les rues intérieures de Kanal, les artistes vivants vont repenser l'art autrement et stimuler l'imagination pour inoculer aux Bruxellois le virus de l'art contemporain.

A ceux qui pensent que ça peut faire peur ou que ce n'est pas populaire, Matthieu Poirier, docteur en histoire de l'art, commissaire d'expositions et critique au *Quotidien de l'Art*, rappelle que l'art contemporain, c'est tout simplement l'art produit par des artistes vivants qui partagent notre temps. L'important, précise-t-il, c'est de ne pas tomber dans la manipulation consistant à faire de cet art contemporain un genre en soi, un style ou une école en rupture systématique avec le passé.

« Le moment d'incompréhension »

« On comprend mieux l'art ancien parce que ce sont des choses que l'on a déjà vues et revues, nous dit-il. Quand on se promène au Louvre, il se dégage une impression de familiarité. Esthétiquement, c'est à la portée de tous. Face à l'art contemporain, le problème, c'est le moment d'incompréhension. Mais quand un coup de pinceau dérange, il suffit de le remettre dans son contexte

pour révéler la pensée de l'artiste. Ceux qui dénigrent l'art contemporain fondent leur critique sur le fait que l'art devrait être transparent, immédiatement accessible. Le principal souci est là : dans la vulgarisation, l'accompagnement. Les artistes sont des virtuoses, au même titre que les musiciens. Tout ce qu'ils font nécessite de la réflexion, de la maturation. Nous devons lutter contre la croyance selon laquelle tout doit être instantanément compréhensible. L'art contemporain ne fonctionne pas comme Instagram ! Un musée d'art contemporain n'est pas un temple de la séduction mais un lieu de compréhension de la beauté du monde, de réflexion sur l'actualité. L'objectif d'un musée d'art contemporain, c'est notamment de permettre l'émergence de nouveaux artistes. »

En 2018, un musée d'art contemporain aurait donc pour mission d'apporter la beauté au plus grand nombre et Kanal pourrait contribuer à faire de Bruxelles une capitale de l'art sur l'échiquier du monde. Le challenge sera d'aller chercher les artistes les plus pertinents et pas nécessairement les plus séduisants.

« Des œuvres intéressantes, on peut en voir partout, ajoute Matthieu Poirier. Kanal n'aura pas de collection permanente. Pour certains, c'est une frustration, un paradoxe que l'on peut ressentir comme légitime car la Belgique est sans doute le pays d'Europe qui compte le plus grand nombre de collectionneurs. Mais ce n'est pas un obstacle au succès. A Paris, le Palais de Tokyo n'abrite pas non plus de collection permanente, ce qui ne l'empêche pas de montrer des pièces fantastiques. Pour être vivant, un musée doit avoir la clairvoyance de conclure des prêts avec d'autres institutions publiques ou privées. L'important, c'est de trouver une logique, un fil rouge, une ossature dans ce que l'on propose au public. »

De l'importance des murs

Clairement, c'est la programmation qui fera ou non la légitimité de Kanal. Ce n'est pas parce qu'on expose une œuvre qu'elle en devient intéressante. Un musée d'art contemporain ne peut pas être un sanctuaire d'objets fétiches coupés du monde. « On ne doit pas installer des œuvres pour les lâcher comme ça, dans la foule, et voir ce qui se passe, précise Matthieu Poirier. Il faut expli-

quer les choses. Je crois beaucoup à la pédagogie des mots pour éclairer le sens des œuvres. »

Enfin, l'attractivité d'un musée d'art contemporain tient aussi dans les murs. Le Guggenheim de Bilbao s'est fait un nom grâce à l'ovni en titane de l'architecte américain Frank Gehry. A New York, le New Museum of Contemporary Art, un Lego cubiste griffé par les Japonais de Sanaa, est un objet de curiosité en même temps qu'un lieu d'expérimentation artistique. Au centre d'Amsterdam, le cabinet Benthem Crouwel a sculpté une « baignoire aérospatiale » dans la résine immaculée pour loger l'extension futuriste du Stedelijk Museum. Bruxelles a choisi une autre voie, moins tape-à-l'œil.

Dans l'ancien garage Citroën du square Sainctelette, Kanal fera du neuf avec de l'ancien, sur le modèle de la Tate Modern de Londres installée dans la centrale électrique désaffectée de Bankside, sur les bords de la Tamise, ou du Hamburger Bahnhof de Berlin, l'incontournable musée d'art contemporain logé dans une gare néoclassique de 1845.

« L'important, c'est de réussir à installer un vrai dialogue entre le lieu et les œuvres exposées, conclut Matthieu Poirier. Dans un bâtiment de Frank Gehry comme le Guggenheim, les murs sont courbes ou penchés, la lumière n'est pas idéale. C'est un défi pour un curateur d'expositions de se confronter à une architecture aussi complexe. Le Citroën de Bruxelles est d'une autre nature. C'est un bâtiment industriel ancien, mais il a suffisamment de qualités pour étonner le public, à condition d'avoir de bonnes histoires à y raconter, d'interpeller, de bouger les lignes de l'art... Son rayonnement sera alors en mesure de contribuer à tirer la ville de sa morosité économique. »

N'en déplaise à André Citroën, au XXI^e siècle, la culture est, en effet, devenue un réservoir d'emplois plus important que celui de l'automobile. Géré avec intelligence, c'est un formidable levier de développement. A Bilbao, les chiffres parlent d'eux-mêmes : le Guggenheim a contribué à hauteur de 1,57 milliard d'euros à l'économie du Pays basque espagnol et généré 45.000 jobs directs ou indirects depuis son ouverture. ■

André Gob

André Gob est docteur en histoire de l'art et archéologie. Il est professeur ordinaire à l'Université de Liège. Son activité de recherche est axée principalement sur le rôle du musée dans la société. Il s'est intéressé aussi à la muséalisation du patrimoine immatériel ou plus exactement au rôle du musée dans la protection de ce dernier. Il préside, depuis 2007, le Conseil des Musées instance d'avis de la Communauté française mise en place en application du décret sur la reconnaissance et le financement des musées de 2002.

le président du Conseil des musées « L'avenir est dans les Régions »

ENTRETIEN

Q u'est-ce qu'un musée ? Un coffre-fort, un écrin, dédié à l'art et aux artistes ou un lieu de rencontres ouvert sur la ville et ses habitants ? Doit-il proposer des collections permanentes ou au contraire refléter la création contemporaine dans sa diversité et son impermanence, et donc se renouveler en permanence ? Plus fondamentalement, les œuvres d'art contemporaines ont-elles vocation à entrer au musée, au risque de se « muséifier » ? Nous avons interrogé André Gob, professeur d'histoire de l'art à l'Université de Liège et président du Conseil des musées, l'instance d'avis de la Communauté française.

N'y a-t-il pas un paradoxe à installer des œuvres d'art contemporaines au musée ?

Ce qui est aujourd'hui vieux d'un siècle a un jour été contemporain. À Paris, au milieu du XIX^e siècle, on a créé un musée, au Palais du Luxembourg, qui s'appelait le Musée des artistes vivants. C'était un musée d'art contemporain. Il y avait là Delacroix, etc., des artistes qu'on ne mettait pas encore au Louvre – ils finiront par y aller – mais dont on estimait qu'il était important d'exposer et de conserver des œuvres. Donc, ce qui est contemporain aujourd'hui sera du patrimoine demain. Et c'est déjà le cas même pour ce qu'on appelle communément « l'art contemporain », disons après la Seconde Guerre mondiale : beaucoup d'artistes sont morts, leur création est terminée, et il est logique que les musées fassent une sélection de ces productions et les conservent. Alors qu'un centre d'art contemporain va travailler avec les artistes vivants et va négliger ceux qui sont morts

depuis quelques années. Il y a plusieurs centres d'art contemporain à Bruxelles – d'importance et de qualité variables, peu importe – mais par contre, il n'y a pas de musée d'art contemporain. La création d'un musée d'art contemporain est donc quelque chose de tout à fait intéressante.

À Kanal, il n'y aura pas de collection permanente, mais essentiellement des œuvres prêtées par le Centre Georges Pompidou...

Il faut un début... Moi, je crois qu'un jour ou l'autre, il y aura des collections. D'abord parce que si le musée existe, il y aura des donations, des gens céderont des œuvres ou des parties de collection. Il y aura des donations – payer les droits de succession en œuvres –, d'autant que c'est la Région bruxelloise qui est à la manœuvre et que ce sont les Régions qui sont les bénéficiaires des donations. Donc, je crois qu'un jour ou l'autre, il y aura une collection, comme au Mac's, au Grand-Hornu. Cela ne veut pas dire que l'on n'expose que sa propre collection...

La chose un peu paradoxale, c'est que Kanal va travailler avec Pompidou. Or, le Centre Pompidou, ce n'est pas un musée d'art contemporain, c'est un musée d'art moderne. À Paris, le musée d'art contemporain, c'est le Palais de Tokyo. Quand le Centre Pompidou fait des expos, entre guillemets, « d'art contemporain », c'est Nicolas de Staël, c'est Picasso, des choses qui datent plutôt d'après la Seconde Guerre mondiale ou des années 50. Mais voilà, c'est la grande mode que les grands musées parisiens s'exportent, ouvrent des antennes... Pourquoi pas ?

Et Pompidou est certainement un musée qui fonctionne très bien.

L'art contemporain, c'est l'art actuel. Ne convient-il pas de le laisser quelque peu « reposer », comme les grands vins, avant de le muséifier ?

Je n'aime pas le mot « muséifier » qui a une connotation péjorative, je lui préfère « muséaliser », qui est plus neutre ou plus positif. Maintenant, « laisser reposer », peut-être pas : il ne faut pas mettre les œuvres dans une sorte de quarantaine, mais avant d'acquérir des œuvres pour une collection permanente, il faut effectivement un peu de recul, un certain délai. Il y a des centres d'art contemporain, des galeries, etc., donc il y a du mouvement. Et puis les musées, qui vont prélever, en quelque sorte, ce qui leur paraît le plus significatif dans la production – une petite partie, car heureusement, depuis le XIX^e siècle, l'essentiel de l'art se trouve chez les particuliers. Après, on peut

faire des erreurs, on peut acquérir des choses qui finalement se révéleront sans beaucoup d'intérêt : ce sont les aléas de l'activité.

Un musée d'art contemporain doit-il être aujourd'hui plus qu'une musée tel qu'on l'imagine traditionnellement – un lieu plutôt protégé, où l'on conserve et expose des œuvres –, c'est-à-dire être un lieu de passage, de rencontres, ouvert sur la ville, sur la vie, etc. ?

Il ne doit certainement pas être un « coffre-fort » car s'il n'est pas destiné au public, il n'est pas utile. Des collections privées dans des coffres-forts, il y en a un peu partout dans le monde... Ce n'est pas du tout la démarche d'un musée. En tant

que musée, le musée reste musée tout en étant actif et acteur de la culture, agitateur culturel dans une ville ou une région. C'est la mainmise de la société bourgeoise sur le musée, au XIX^e siècle, qui, en quelque sorte, en a écarté certains habitants ou populations... Les choses ont évolué, heureusement. Les musées hors du monde artistique – les musées scientifiques, etc. – ont fait leur révolution ; les musées d'art sont un peu en retrait, mais ceux consacrés à l'art contemporain reçoivent des visiteurs plus jeunes, même s'il s'agit d'un public qui n'est pas très vaste, mais composé d'aficionados. Mais oui, le musée doit être un « centre culturel », il doit être inscrit dans sa ville, avec des manifestations diverses, des concerts, etc. Si vous regardez le musée d'art contemporain d'Aix-la-Chapelle, le Ludwig Forum, tous les mois, il y a un concert rock dans les salles. Et il y a des affiches jusqu'à Liège pour les annoncer.

Ouvrir un musée dans un garage, une brasserie désaffectée (le Wiels, à Forest), une ancienne centrale électrique (la Tate Modern, à Londres) ou une piscine à sec (Roubaix), c'est une tendance générale ? Oui, c'est une tendance lourde.

« Le musée doit être inscrit dans sa ville, avec des manifestations diverses, des concerts, etc. »

C'est une façon de ne pas détruire un patrimoine industriel et architectural intéressant qui, autrement, est difficile à réaffecter. Si l'on avait fait des bureaux dans l'ex-garage Citroën, on aurait dû en dénaturer l'architecture, alors que le musée, qui exige de grands espaces, va bénéficier de l'architecture moderniste des années 30.

L'autre tendance, c'est de faire appel à de grands noms de l'architecture actuelle et d'ériger un nouveau bâtiment – et puis de temps en temps, on se rend compte que le bâtiment n'est pas très fonctionnel...

C'est la Région bruxelloise qui

sera à la manœuvre au bord du canal. Or, on a le sentiment que, ces derniers temps, c'est plutôt le privé qui est la base de ce genre d'initiative muséale, via des fondations émanant de grandes marques de luxe, par exemple...

Si vous prenez l'une des réusites emblématiques en matière de musées d'art contemporain en Europe ces vingt dernières années, c'est le Guggenheim de Bilbao. Et c'est la Région basque qui a été, de A à Z, à la manœuvre, et qui a tout payé. Donc, l'action publique reste importante dans beaucoup d'endroits. Maintenant, qu'il y ait des fondations privées, c'est

évident. Et ça peut être très bien. Mais enfin, parfois, ça ne dure qu'un temps... Si vous prenez le point de départ du Wiels, c'était un collectionneur qui avait décidé de créer le musée et de lui donner sa collection. Et puis finalement, sa collection n'est pas restée au Wiels, mais le Wiels fonctionne très bien, comme un centre d'art contemporain, sans collection.

Il y a donc un peu tous les modèles, depuis presque le pur « régional » comme le Mac's, jusqu'au pur « privé » comme la nouvelle Fondation Louis Vuitton, à Paris, dans le Bois de Boulogne. Mais vous savez,

en Belgique, il n'y a pas suffisamment de gens fortunés et intéressés à l'art pour faire ce genre de choses. Personnellement, depuis le début où j'ai eu connaissance de ce projet Kanal, j'en suis un farouche promoteur parce que je pense que l'avenir des musées publics est dans les Régions et ni au fédéral ni dans les Communautés, qui ont encore moins d'argent que les Régions – même si je devrais être un défenseur de la Communauté française, puisque je préside le Conseil des musées... ■

ART CONTEMPORAIN

Un art « bourgeois »

Le philosophe Luc Ferry, qui a beaucoup écrit sur l'art en général et sur l'art contemporain en particulier (*Homo*

Aestheticus, Le Sens du Beau, publiés chez Grasset), insiste sur la contradiction inhérente à l'idée même de « musée d'art contemporain »...

« Les artistes "bohèmes", à commencer par les héritiers de Duchamp, voulaient casser tous les codes de la bourgeoisie et voilà qu'ils sont aujourd'hui non seulement financés par le marché et les États mais

qu'ils sont en outre museifiés comme les premiers pompiers venus, nous explique-t-il. Leur rêve est devenu bourgeois, c'est l'académie ou le musée, si possible les deux, avec en outre l'argent du marché ou de l'État pour financer le tout car l'artiste est de gauche mais l'acheteur est de droite... Il me semble que c'est ce paradoxe qui est non seulement amusant mais

profond. L'art contemporain tourne toujours autour des idées de table rase, de rupture avec la tradition et d'innovation radicale en quoi, sans le savoir, il est la superstructure la plus parfaite du capitalisme schumpeterien qui lui aussi ne vit que d'innovations. Pas étonnant que Jeff Koons ait commencé sa carrière comme trader à Wall Street... »

W. B.